
QUELLE CONCEPTION DE L'HOMME L'HYPOTHESE DE L'INCONSCIENT REMET-ELLE EN CAUSE ?

Faire l'hypothèse de l'inconscient, c'est supposer qu'il existe en deçà des représentations conscientes de l'homme, des éléments inconnus de lui et qui échappent à la maîtrise de sa conscience. Autrement dit, le psychisme serait composé d'éléments ignorés de l'individu, qui s'expriment en lui malgré le contrôle de sa volonté (toute expression inconsciente est toujours « malgré soi »). Par conséquent, l'hypothèse de l'inconscient psychique place en l'homme quelque chose d'autre que lui-même, incontrôlable et pourtant déterminant. S'il y a en l'homme quelque chose qui échappe à sa volonté et à sa maîtrise, c'est donc que l'homme est gouverné par autre chose que par sa seule volonté, par autre chose que lui-même. Faire l'hypothèse de l'inconscient, c'est supposer que l'homme ne peut pas être son propre maître et que sa volonté n'est pas entièrement libre. Cette hypothèse qui suppose que l'homme est déterminé par quelque chose qui le dépasse et est pourtant en lui nous force à abandonner une autre conception qui considérerait que l'homme est un être libre, autonome et responsable. Sans faire de l'homme un automate, l'hypothèse de l'inconscient remet en cause l'hypothèse d'un libre arbitre absolument et infiniment puissant, immotivé et transparent à lui-même et pose que la liberté humaine est bien plutôt une libération, c'est-à-dire un processus d'accès progressif à l'autonomie par la connaissance des origines de nos orientations, de nos motivations et de nos choix.

I. L'hypothèse de l'inconscient : analyse et problèmes

- 1. Rappel de la théorie freudienne**
- 2. Tout a un sens**
- 3. Le déterminisme universel**
- 4. La liberté en question**

II. L'hypothèse de l'inconscient : contradictions et paradoxes

- 1. Contradictions de la censure**
- 2. Censure ou mauvaise foi ?**
- 3. L'abdication de la liberté**

III. Une liberté inaliénable

- 1. Maintenir la responsabilité et la morale**
 - 2. Le fardeau de la liberté**
 - 3. Libération contre libre arbitre**
-

L'hypothèse que propose Freud à la suite de ses travaux cliniques est la suivante : tout le psychisme n'est pas conscient. Autrement dit, il y a une partie de la vie mentale dont l'individu n'est pas conscient et que Freud appelle l'*inconscient*. Cet inconscient constitue une opacité qui fait obstacle de façon irréductible à la transparence de l'esprit à lui-même. Il y a donc en moi quelque chose de plus que moi, quelque chose qui excède ma conscience : ce plus que moi est comme un autre que moi dont je ne maîtrise pas les expressions (lapses, actes manqués, rêves) et qui met en péril la maîtrise que je crois avoir naïvement sur moi-même.

Pour fonder l'hypothèse de l'inconscient, il faut donc supposer que tout a un sens : les rêves, les oublis, les mots pris pour d'autres ne sont pas anodins mais sont riches de sens. Aucun des événements de la vie n'échappe à la possibilité d'être décrypté. Tout révèle ou tout trahit ; tout événement est plus riche et plus lourd de sens qu'il ne semble l'être à première vue : il n'y a pas de banalité de la vie courante pour Freud. En effet, dans la mesure où chaque acte et chaque pensée sont les fruits d'un réseau psychique complexe qui échappe à la seule conscience, on peut supposer que chaque acte et chaque pensée sont des révélateurs du moi profond. On ne peut mépriser le moindre signe, ni le croire banal ou insignifiant car ce serait considérer qu'un événement peut être sans cause et peut échapper aux motivations inconscientes. Cela reviendrait à abolir le déterminisme universel sur lequel se fonde la psychanalyse qui se veut une science à part entière soumise à ce principe fondamental. Ce qui fonde l'explication analytique, c'est le déterminisme universel des conduites.

Que l'objet soit en apparence insignifiant ou incohérent, il est toujours à même d'être passé au crible de l'analyse : tout est lié dans le psychisme, rien n'y est gratuit, il n'y a pas de hasard. C'est sur ce principe du déterminisme que sont fondés la démarche de l'analyse et ses processus d'investigation. En effet, la cure emploie le procédé de l'*association libre* qui consiste à faire associer par le patient les mots auxquels lui font penser d'autres mots et ce jusqu'à parvenir à la formulation des souvenirs refoulés. Dans la mesure où l'on peut partir de n'importe quel mot

pour retrouver les clefs du refoulement, c'est que tout mot et tout acte psychique sont situés dans une chaîne associative déterminée par l'inconscient. L'inconscient ne fait rien en vain et a sa logique propre. Pour remonter aux sources du trouble, il faut remonter comme d'effets en causes jusqu'à la cause initiale, ancienne et cachée, du trouble actuel. Par conséquent, cela signifie qu'il n'y a pas de liberté réelle au niveau de la conscience. Il n'y a pas d'acte psychique spontané qui soit sans cause inconsciente : le moindre geste, le moindre regard, la plus indifférente des pensées, tout manifeste, souvent en la dissimulant, une intention de l'inconscient.

La psychanalyse fait donc advenir cette non-coïncidence à soi à laquelle est condamné l'individu puisqu'il y a en lui une sorte d'étranger à lui qui le détermine et le pousse à agir. L'enjeu d'une telle conception est bien alors la liberté et par rebond, la responsabilité qui postule cette dernière. En effet, si le sujet est déterminé à agir ou à penser, c'est qu'il n'est jamais complètement libre ni de ses actions ni de ses représentations. On pourrait dire à la limite qu'il ne sait pas véritablement ni ce qu'il pense ni ce qu'il fait dans la mesure où il ignore les causes profondes de ses actes et de ses pensées. L'homme est donc, dans cette obscurité à soi, le jeu de pulsions qui le dépassent et qu'il ne peut pas plus connaître que maîtriser. L'homme est condamné à être l'esclave de son moi profond où sont sédimentées toutes ses blessures sur toutes ses pulsions. N'ayant choisi ni ces blessures ni ces pulsions, l'homme n'est donc pas responsable de ce qu'il fait puisqu'il n'est pas libre d'agir. La théorie psychanalytique accrédite donc un principe de démission de la conscience : la liberté n'est qu'une illusion et l'homme ne peut pas être tenu pour responsable des actes auxquels il est poussé malgré sa volonté. En ce sens est sapée la morale puisque l'explication supprime la possibilité de l'imputation. *Ca n'est pas moi* : tel est l'acquis fondamental de la théorie freudienne. Dans le résumé laconique de cette théorie, se trouvent également ses limites et ses risques.

La psychanalyse rend compte des comportements humains comme étant la manifestation symbolique des conflits du psychisme. L'hypothèse d'un inconscient psychique ne va pas sans poser problème puisqu'elle dessine une scission à l'intérieur du psychisme et dédouble l'individu en un Moi conscient et un Ca inconscient. Le Moi conscient n'est jamais la source de l'acte, mais n'en est que le témoin. La psychanalyse utilise le concept de *censure* pour comprendre le rapport entre l'inconscient et la conscience : la partie consciente du psychisme est victime d'une censure qui est elle-même inconsciente. Je suis « Moi », mais je ne suis pas « Ca », c'est-à-dire le réservoir inconscient des pulsions refoulées par la censure. Or la notion même de censure est problématique. Dans *l'Être et le Néant*, Sartre montre dans quelle mesure cette notion est contradictoire. En effet, explique Sartre, si elle censure, il faut bien remarquer que la censure ne censure pas n'importe quoi n'importe comment. Dans une certaine mesure, elle doit savoir ce qu'elle censure et qui va être refoulé dans l'inconscient. Si la censure censure de façon déterminée, elle doit refouler avec discernement : la censure doit juger, choisir, faire un tri et ne pas tout censurer. Or, si elle choisit, c'est qu'elle se représente ce qu'elle choisit. C'est donc que la censure, processus inconscient, se caractérise par ce qui ne peut ne relever que du conscient, à savoir le choix. La notion de censure est donc contradictoire : comment, en effet, la censure pourrait-elle discerner les impulsions à refouler sans en même temps se les représenter comme telles ? Par conséquent, la censure ne saurait être en moi quelque chose qui n'est pas moi. Elle ne saurait être inconsciente, mais ne peut être au contraire que le propre d'un sujet conscient. La censure est donc une activité qui ne peut être que consciente. Pourtant la psychanalyse refuse de la tenir pour telle. Comment expliquer cela ? En considérant qu'un élément conscient que l'on refuse de tenir pour tel, relève du mensonge à soi-même, de ce que Sartre appelle *la mauvaise foi*.

La mauvaise foi, qui est un mensonge à soi-même est paradoxalement un mensonge impossible. En effet, pour que mensonge il y ait, il faut qu'il y ait un menteur qui connaît la vérité et la cache et quelqu'un qui subit le mensonge en ignorant la vérité de bonne foi. Or, se mentir à soi-même est impossible puisque l'on ne peut pas à la fois connaître et ignorer la vérité. Être de mauvaise foi, c'est donc savoir la vérité mais prétendre qu'on l'ignore, faire comme si on ne la connaissait pas. Celui qui est de mauvaise foi ne veut pas reconnaître qu'il ment, tout en le sachant cependant. En ce sens, alors que la psychanalyse considère qu'il est possible qu'on ne sache pas véritablement ce que l'on fait puisqu'une censure inconsciente force le Moi à composer avec des pulsions qu'il ignore, l'analyse sartrienne montre que tout cela n'est qu'un vaste mensonge orchestré par une conscience qui se cherche des excuses et qui ne veut pas assumer ce qu'elle dit ou fait.

L'hypothèse de l'inconscient apparaît donc comme le moyen commode de ne pas assumer ses actes. Croire qu'un autre que moi en moi décide pour moi : cela revient à abdiquer sa décision et à se croire déterminé. La croyance au déterminisme est donc un principe d'excuse et d'abdication : je ne suis pas coupable de ce que je fais ou dis, puisque, en vérité, ce n'est pas véritablement moi qui agit et qui parle. A cela, on peut répondre qu'on sait toujours fondamentalement ce que l'on fait si l'on est honnête avec soi-même. Il faut assumer ce savoir, même s'il est parfois lourd à supporter et à assumer. Il est plus facile de croire au déterminisme qu'à la liberté ; il est difficile d'être libre, mais nous le sommes indéniablement.

La psychanalyse érige l'homme en substance (il y a un quelque chose qui est moi) et refuse toute transcendance à la liberté (c'est-à-dire toute capacité de s'élever au-delà des déterminations pulsionnelles). Autrement dit, faire l'hypothèse d'un inconscient psychique, c'est faire de l'homme le prisonnier de son histoire, de son passé, de celui de ses ascendants, etc. Pris dans une chaîne de déterminations dont il ne peut s'extraire, l'homme est dépourvu de libre arbitre pur et indéterminé. Du même coup, en faisant une telle hypothèse, à savoir qu'agit en l'homme quelque chose qui n'est pas tout à fait lui, on ruine la responsabilité. Or, ruiner la liberté, c'est ruiner la possibilité de l'imputation et donc ruiner la morale. Il n'y a pas d'autre moi en moi que moi, dit Alain dans les *Eléments de philosophie*, et il ajoute : « *cette remarque est d'ordre moral* ».

C'est en ce sens que je suis libre, d'une liberté qui peut être un fardeau, d'autant plus lourd que je ne peux pas m'en défaire. C'est en ce sens que ma vie est un engagement de tous les instants, c'est-à-dire un engagement que je dois toujours pouvoir assumer comme tel. On ne peut que croire le contraire et le croire, c'est être dans la mauvaise foi. L'homme est un être dépourvu d'essence, une liberté qui n'est pas une substance, qui n'est déterminée par rien. L'homme n'a pas d'essence, il n'est pas programmé. L'homme est donc toujours à l'heure du choix : la liberté est toujours là qui le guette.

Néanmoins, il ne faut pas complètement caricaturer la conception de la liberté qui découle de la théorie freudienne. Si l'hypothèse d'une conscience transparente à elle-même, parfaitement indéterminée et seulement motivée par l'ivresse de l'épreuve de sa liberté, vacille, ce n'est pas pour autant que la psychanalyse réduit l'homme à une machine dont les pulsions constitueraient le moteur. La liberté est maintenue comme caractéristique humaine par Freud, mais elle apparaît davantage comme le résultat d'un processus d'éclaircissement logique de soi-même plutôt que comme un *a priori* indiscutable, identique en tout homme. Par la parole, l'homme se libère : telle est l'acquis théorique et thérapeutique essentiel de l'analyse. Il n'y a pas de libre arbitre transcendant la réalité concrète d'une vie, mais il y a des existences qui se libèrent plus ou moins de leurs gangues névrotiques par le moyen de la parole et de la mise à distance de l'angoisse qu'elle permet. Ainsi, l'hypothèse de l'inconscient amène à considérer que l'homme peut se libérer mais qu'il n'est pas libre d'emblée. Le libre arbitre est relégué au rang d'hypothèse métaphysique. Pour ce qui regarde le concret d'une vie, il apparaît que la volonté n'y exerce jamais purement ses effets, mais qu'elle peut, par un travail de lucidité sur elle-même, mieux se maîtriser. Autrement dit, la volonté éclairée par l'entendement et à l'écoute des mots (et des maux) du sujet est davantage - parce que mieux - libre.